



Ciel ! Diane ! s'écria le comte. — Page 213.

Mais Diana est-elle heureuse ?

D'où viennent les soupirs qui agitent son sein et l'inquiétude qu'elle manifeste en ce moment ?

Elle écoute attentivement le moindre bruit et les roues qui passent sur la route sans s'arrêter.

D'où viennent tous ces signes d'agitation ?

Est-ce de l'inquiétude ou du chagrin ?

Patience ! cher lecteur.

La pendule de la cheminée vient de sonner midi.

— Il n'est pas exact ! murmura Diana.

Et dix minutes se passent !

— Il ne vient pas ! répète-t-elle à haute voix.

Et son inquiétude redouble.

A la fin, une voiture arrive au grand trot et s'arrête devant la porte, puis, un coup vif et redoublé résonne dans toute la maison.

— C'est lui !... s'écria Diana.

Et quelques moments après le comte de Warrington entra dans la chambre.

— Diana ! très-chère Diana !... s'écria le noble gentilhomme en reculant d'un pas à la vue de ce malheureux voile qui couvrait ses traits, est-ce vraiment ainsi ?...

— Ainsi que nous nous revoyons après une aussi longue absence ? ajouta l'enchanteresse. Oui, milord, monsieur Wentworth doit vous l'avoir dit.

— Non, Diana, répondit le comte en s'asseyant sur le sofa à côté d'elle et en prenant sa main, vous ne savez pas par quelle aberration d'idées ma conduite a été influencée. Je vous ai confiée aux soins de monsieur Wentworth ; je lui ai recommandé de n'épargner aucun argent pour vous procurer les avis des meilleurs médecins, les moyens les plus efficaces de guérison, et je me suis résigné à un doute affreux dont j'aurais pu à tout moment délivrer mon esprit en envoyant chercher de vos nouvelles ; mais, au fond de ce doute, il y avait un espoir aimé et brûlant qui me rendait ce sentiment supportable, et qui même, je le dirai, y apportait un charme particulier. J'ai cru que vous étiez guérie, que votre

visage recouvrerait cette beauté qui m'avait primitivement attiré vers vous, et maintenant puis-je ne pas laisser voir que je suis désolé ?...

— Est-ce ma faute ? demanda Diana d'un ton doux et plaintif. Votre Seigneurie suppose-t-elle que je n'ai pas souffert aussi... que je ne souffre pas encore ?

— Oh ! oui, vous avez souffert, répondit le gentilhomme en prenant sa main avec une vive affection ; quand nous étions heureux dans la société l'un de l'autre, continua-t-il, je ne vous ai jamais parlé d'amour ; en vérité, je n'ai jamais éprouvé pour vous qu'une tendre amitié et une profonde admiration : mais depuis que j'ai cessé de vous voir, pendant tout le temps qu'a duré notre séparation, j'ai senti que vous m'étiez indispensable, que je ne pouvais pas être heureux sans vous, que votre conversation avait des charmes qui faisaient tout mon bonheur, et que votre attachement était une chose sur laquelle je me reposais avec un plaisir infini. Mes sentiments pour vous sont devenus plus vifs, et moi, moi le comte de Warrington, j'éprouve pour vous un attachement qui, s'il n'est pas aussi romanesque et aussi enthousiaste que mon premier amour, n'en est pas moins honorable ni moins sincère.

— Ah ! milord, dit Diana d'une voix tremblante, pourquoi élever jusqu'à mes lèvres la coupe du bonheur, quand une froide fatalité doit l'en éloigner si cruellement.

— Non, Diana, elle n'en sera pas éloignée, répondit le comte avec feu ; je suis riche, je suis mon seul maître, aucun être vivant n'a le droit de me demander compte de ma conduite ni de la blâmer. La joie que j'ai goûtée d'avance à l'idée de ce rendez-vous ne sera pas entièrement détruite. Ici, Diana, ici je vous offre ma main ; et sur votre front cicatrisé et défiguré par un accident terrible, cette main placera une couronne.

— Milord, cet honneur est trop grand et cette bonté me touche profondément, dit Diana avec une véritable émotion, mais souvenez-vous que

je ne possède plus ces charmes qui autrefois vous ont attiré ; et maintenant qu'ils sont évanouis... évanouis pour toujours... je puis parler sans vanité de ce qu'ils étaient... souvenez-vous, dis-je, que vous aurez sans cesse devant vous un visage brûlé comme avec un fer rouge, un visage sur lequel vous pourrez à peine porter les yeux sans horreur, malgré tout l'amour que votre cœur généreux a conservé pour moi ! Songez que lorsque je revêtirai les vêtements qui conviennent au rang auquel vous voulez m'élever, cette splendeur semblera une aussi hideuse moquerie que de belles fleurs entourant le visage d'un cadavre sur lequel la décomposition a déjà posé la main ! Souvenez-vous, en un mot, que vous serez honteux de celle que, dans un moment de généreux enthousiasme, vous voulez récompenser de tant de souffrances dont vous n'êtes aucunement cause... souvenez-vous de tout cela, milord, et prenez le temps de la réflexion ; je vous supplie de bien considérer la résolution que vous allez prendre !

— Diana, je ne suis point un enfant, répondit le comte ; de plus, j'ai le caractère ferme, et jamais je ne regretterai la proposition que je vous fais maintenant, si vous-même ne m'en donnez jamais sujet par votre conduite.

— Ah ! quant à cela !...

— J'ai toute confiance, la plus entière conviction, Diana, interrompit le comte avec feu.

— Alors vos désirs sont des ordres pour moi et j'obéis, répondit Diana la voix tremblante et émue par une indicible et ineffable joie ; mais n'allons-nous pas ratifier notre engagement par un baiser ?

Et, tout en parlant, elle retira lentement le voile noir qui cachait son visage.

Le cœur du noble gentilhomme palpait d'anxiété et d'alarme ; il était comme un homme qui s'attend à apprendre une mauvaise nouvelle.

Le voile tomba.

— Ciel !... Diana !... s'écria le comte avec un mouvement de surprise et de joie indicible.